

Le COLLÈGE SUPÉRIEUR



Lyon

BULLETIN D'INFORMATION

CAMPAGNE ELECTORALE

Un tribune de partout visible sur laquelle des orateurs exposent leur pensée et s'exposent à la critique.

Une cellule où chacun, à l'abri des regards, choisit entre les thèses de ces orateurs.

Dans ces deux images on saisit l'épure de la démocratie : la publicité des débats et le secret des choix. Dialectique de deux espaces publics : l'ouvert et le clos où se manifestent deux formes de la raison. Dans l'ouvert c'est la raison comme capacité de dialogue, dans le clos c'est la raison comme capacité de penser par soi-même à la place de quiconque. Ainsi sur la tribune chaque point de vue particulier peut se faire valoir sans honte pour traiter des crottes de chiens ou des relations internationales, dans l'isoloir l'individu, échappant au regard de son patron ou de sa femme, peut se hausser à l'universel.

On sait à quel point les lignes de ce modèle sont brouillées. Sur la tribune ? On croit bien voir des tribuns, sans doute, mais le mot veut dire quelque chose comme démagogue ou camelot. L'isoloir ? Ses parois sont bien minces car les résultats seront donnés dès la clôture des scrutins, ce qui fait douter de la souveraineté de la conscience soumise aux déterminismes sociologiques. On peut encore remarquer, on peut surtout remarquer, que l'espace public est confondu avec un marché, que l'opinion publique, cette grande invention de la modernité, produit plus de conformisme que de pensée. Les idées semblent mises en concurrence plutôt qu'en discussion, le débat est une criée, le bulletin un bon de commande. On est alors tout disposé à suivre Tocqueville et sa prophétie crépusculaire du « despotisme doux » où finirait la démocratie : « une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs », attendant

d'un pouvoir « immense et tutélaire » qu'il leur « ôte entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ».

On peut douter du modèle. Mais cela suggère simplement que la démocratie est une méthode, non un idéal. Or je crois que cette méthode est indépassable, ce qui la fait passer pour un absolu. Pourquoi indépassable ? Parce que quiconque veut dénoncer la démocratie ne peut le faire qu'en acceptant les procédures. On a même vu naguère deux candidats monarchistes aux élections présidentielles ! Si je réclamais la liberté de parler en la refusant aux autres je ne serais même pas audible. Habermas semble bien avoir raison : la discussion, qui relativise toute idée, ne laisse plus qu'un absolu, celui des conditions mêmes de la discussion.

De la discussion ou du marché ? Que fait-on quand, au terme de débats médiocres et confus, on proclame des résultats qu'on aurait pu aisément extrapoler à partir d'un échantillon ? On résout sur le plan politique la question la plus ardue de la philosophie : comment une raison peut-elle être convertie en volonté ? Mettre aux enchères des idées, compter les bulletins, c'est finalement régler les forces, les mettre du côté du rationnel comme seule alchimie capable d'extraire la force d'une raison. Par là, et c'est ce qui rend le modèle indépassable quelles que soient ses impuretés, s'exprime l'essence du politique : la mise en lumière du pouvoir quand chacun peut tour à tour commander ou obéir. Il n'y a en effet de politique qu'entre égaux, là où les rôles sont interchangeable. Ce n'est pas vrai dans la famille, ce n'est pas vrai dans l'école ou dans l'entreprise, ni dans l'Eglise ou l'équipe de foot. Ce n'est vrai que de la sphère publique, celle qui ouvre la tribune et ferme l'isoloir. Qui souhaite l'inverse ?

Qu'est-ce qu'être en bonne santé ?

Arthur Craplet

Arthur Craplet, professeur de philosophie à Lyon, anime avec D. le Goaziou le cycle « 10 questions de philosophie ».

« *Etre malade, c'est vraiment pour l'homme vivre d'une autre vie* »
Canguilhem

La santé, c'est lorsqu'on va bien sans y penser, et l'on n'a pas tellement d'autre mot pour le dire : ça va. L'idée de santé échappe à toute définition. « Il n'y a pas de science de la santé, *santé* n'est pas un concept scientifique, c'est un concept vulgaire », disait encore Canguilhem.

Car ce qui fait l'objet d'une étude scientifique, c'est d'abord la maladie : ce sont les fièvres, les affections respiratoires, les inflammations, finalement l'épuisement des forces vitales qui font prendre conscience d'un équilibre rompu, qui nous rendent la santé précieuse au moment où nous la perdons. Ce n'est que l'expérience puis l'étude des maladies, c'est-à-dire de la mauvaise santé, qui va conduire à s'interroger sur ce que signifie la bonne santé. Les cas pathologiques permettraient, à rebours, de reconstruire une norme de bon fonctionnement : non plus une évidence de la vie ordinaire, mais une *norme* scientifique. Par un renversement naturel, cette norme deviendra la santé au sens général, et servira de point de départ pour analyser les maladies.

Mais alors on comprend mal comment quelqu'un dont le fonctionnement organique correspond parfaitement aux normes puisse pourtant se sentir malade. Inversement on ne comprendra pas comment un handicapé, paralysé des jambes, ou aveugle, puisse malgré son état se sentir bien dans son corps, travailler, compter pour le monde. La santé

n'est-elle rien d'autre que la correspondance à une norme ?

Comment cette substitution est-elle possible ? La santé est-elle la normalité ? Comment l'organisme, mis à l'épreuve de la maladie, répond-il à ce déséquilibre ? Devra-t-il se conformer à une norme objective, répondre à un cahier des charges rigoureux qui ne laisserait pas de place aux variations ? Pourtant la vie est faite de variations, elle éclate partout de mille manières : comment l'enfermer dans une norme ? Notre société, cernée par les normes qu'elle impose aux corps et aux conduites, se laissera-t-elle asphyxier par des examens et des protocoles qui soulignent le déficit, qui ne font voir, dans la maladie, que la privation ? Le corps vivant, même malade, n'est-il pas capable d'inventer, de reconquérir son milieu pour affirmer des valeurs qui sont celles de la vie même : mouvement, régulation plus ou moins adroite, fécondité même ?

Constituer le corps en objet d'étude

Le renversement opéré entre la santé ressentie, vécue, et la santé objective, mesurable, est ce qui marque l'avènement d'une médecine scientifique. Il a fallu mettre des mots sur le mal, et définir en conséquence le bon état du corps. Cela suppose de rompre avec une compréhension magique de la maladie, reliée à des forces occultes. En 1862, l'égyptologue Edwin Smith a découvert à Louxor un très ancien papyrus où l'on peut lire quelques principes de médecine égyptienne ; on y trouve des descriptions assez justes, mais aucune distinction entre le réel et le magique : le mal est expliqué par l'intrusion d'un principe mauvais qu'il s'agissait de chasser par des élixirs et des incantations. Comme le rapporte Polybe dans son *Traité de la nature humaine*, c'est à Hippocrate que l'on doit une analyse objective de la maladie :

« Le corps de l'homme renferme du sang, du phlegme, de la bile jaune et de la bile noire ; voilà ce qui constitue la nature du corps ; voilà ce qui est cause de la maladie ou de la santé. »
Hippocrate réfute explicitement la vision magico-religieuse pour proposer une

description objective : la maladie est un déséquilibre des humeurs :

« Dans ces conditions, il y a santé parfaite quand ces humeurs sont dans une juste proportion entre elles, tant du point de vue de la qualité que de la quantité, et quand leur mariage est parfait ; il y a maladie quand l'une de ces humeurs, en trop petite ou trop grande quantité, s'isole ... »

La maladie est un déséquilibre que le médecin doit rétablir par un régime approprié. On a ici les prémices de ce qu'Auguste Comte appellera « le principe de Broussais » : « l'état pathologique ne diffère point radicalement de l'état physiologique », il n'en est qu'une variation. Il n'y a pas de différence fondamentale entre la santé et la maladie, la maladie n'est qu'une modification de l'état normal. La bonne santé, c'est la norme dont les pathologies s'éloignent. Auguste Comte montre le caractère révolutionnaire de cette idée pour la médecine scientifique, qui cherchera les lois qui gouvernent le normal et le pathologique.

Le corps -machine

Le corps doit alors devenir un objet d'étude. Mais pour cela il faut sortir de la vision aristotélicienne d'un corps animé de part en part par un principe de vie, et introduire une vision mécaniste du corps, pour laquelle la maladie n'est qu'un degré de dysfonctionnement. Ce qui signait l'échec des médecines médiévales, avec leurs saignées et leurs régimes, c'est qu'elles voulaient agir sur l'ensemble du corps, sans chercher avec précision, comme le bon mécanicien, la pièce usée, le tuyau bouché. Au contraire la médecine expérimentale va découper le corps en sections distinctes, pour chercher l'avarie. Comme l'explique Georges Vigarello dans son *Histoire des pratiques de santé*, peu à peu vont disparaître les représentations antiques et médiévales pour lesquelles le corps est le reflet d'un ordre cosmique, « la pensée analogique d'un corps soumis aux forces invisibles et souterraines du monde » cède la place à des forces objectives potentiellement maîtrisables.

On sait que dans ses *Méditations métaphysiques*, Descartes forme « une conception claire et nette de l'âme, entièrement distincte de toutes les conceptions que l'on peut avoir du corps » (*Abrégé...*1641). Or cette conception métaphysique, qui consacre la distinction de l'âme et du corps, est appliquée à la médecine dès les premiers écrits de Descartes : dans son traité *De l'homme*, il considère le corps et l'âme à part pour mieux les étudier : « Je suppose que le corps n'est autre chose qu'une statue ou machine de terre... » avec ses tuyaux et ses ressorts, ses liquides et ses échanges. « Et véritablement, on peut fort bien comparer les nerfs de la machine que je vous décris aux tuyaux des machines des fontaines qui sont aux jardins de nos rois ». (*L'homme*, vers 1633)

Au reste l'intention de Descartes est claire, il s'agit de décrire le fonctionnement du corps pour en tirer des applications thérapeutiques. Si le corps est une machine, la connaissance de ses mécanismes doit permettre de le réparer par des techniques appropriées. La maladie n'est rien d'autre qu'un dysfonctionnement mécanique, une panne du système, et dans son *Discours de la Méthode* (1637) Descartes prévoit déjà les progrès de la médecine, de telle sorte qu'en remplaçant les pièces usagées par des pièces neuves, elle nous rendra immortels !

Dans l'ouvrage cité plus haut, Vigarello explique que les modèles du corps-machine fleurissent au XVII^e s. On compare facilement le corps à un alambic ! A l'ère industrielle, le modèle mécanique sera remplacé par un modèle énergétique. « La machine corporelle n'est plus simple mécanique...mais une locomotive à vapeur... » Les lois de la combustion et celles de la thermodynamique viennent au secours de la représentation du corps comme un foyer qui consomme, brûle et libère de l'énergie. A un niveau supérieur la ville est comme une grande machine, un foyer énergétique, avec ses flux, ses filtres, son travail, son cycle de production et de consommation.

La politique de santé et la normalisation

Comme toute force mécanique, la force corporelle est disponible, mesurable ; elle peut

être contrôlée et adaptée. Quoique les soins progressent fort lentement, on connaît de mieux en mieux l'anatomie, la physiologie, ce qui permet d'entourer les corps de précautions inédites. On commence à les laver, à les classer, dans l'idée de devancer la maladie.

Cela s'explique d'autant mieux que les pouvoirs publics prennent les devants. On peut imaginer un couple qui aurait, après de longues années d'économies, acquis un vieil appartement parisien au fond d'une cour. Les conditions sont rudimentaires : chauffage au bois, sanitaires à l'extérieur, sous l'escalier de service. Six mois plus tard, ils reçoivent la visite de la direction régionale des affaires sanitaires et sociales, l'appartement est jugé vétuste. C'est que leurs deux enfants en bas âge risquent pour leur santé. La famille ira habiter en banlieue.

De même, lorsque la fatigue ou les accidents viendront perturber l'équilibre, la société les prendra en charge grâce à une médecine du travail. Nouvelles normes, nouveaux comportements.

L'hygiène s'est assuré un règne durable. Régimes, règlements, normes sanitaires sont appliqués, en premier lieu dans les écoles, c'est-à-dire à l'embryon du corps social. La normalisation sanitaire annonce la normalisation des comportements. La machine sanitaire est lancée, et le XXe siècle en sera l'aboutissement. Après les découvertes de la vaccination, des groupes sanguins, de l'anesthésie... vers la fin du siècle, le génie génétique ouvre grand les portes de la biomédecine, dont le projet serait d'éradiquer les maladies avant même qu'elles ne se manifestent.

Voilà ce dont nous héritons. Un héritage loin d'être neutre. Car un tel regard sur le corps fait abstraction de la personnalité du malade : ce n'est pas vraiment lui que l'on soigne, c'est sa maladie. D'où la logique de fonctionnement mécanique de certains services hospitaliers, sans règle de pudeur, sans considération pour la souffrance, sans égard pour la vie relationnelle. Lorsqu'Edouard Zarifian dénonce une médecine qui fait l'impasse sur la subjectivité du patient, il pointe précisément ce qui fait le

succès de la médecine, succès indéniable, mais qui pose aussi de nouvelles questions.

Ce n'est donc pas ce succès qu'il s'agit d'interroger, mais le sens de l'existence lié à une telle représentation du corps. La médecine risque de devenir victime de son propre succès, si les progrès qu'elle réalise se nourrissent d'une représentation étroite et finalement fautive de l'homme. C'est notamment lorsque les praticiens sont confrontés aux maladies mentales qu'ils se rendent compte de ce qui a été laissé de côté.

Le problème du bio-pouvoir : l'assujettissement des corps

La santé vécue, celle de l'évidence du « tout va bien » nous rappelle que chacun se sent lui-même, avant de comprendre les règles de son fonctionnement. Nous sommes des vivants sensibles, c'est là notre manière d'exister. Or la conception normative de la santé tend à réduire ce vivant à un fonctionnement mécanique. Peu à peu s'instaure un modèle unique de santé, modèle que tous les individus désirent parce qu'il leur promet l'égalité, mais qu'ils subissent parce qu'il normalise.

L'individu moderne est tiraillé entre deux contraires, son désir d'autonomie, et sa dépendance à l'égard du système médical qui donne les critères de la santé et de la maladie. La santé est devenue une priorité : alors que chez Molière, on tourne le malade imaginaire en ridicule, nous sommes plutôt prêts aujourd'hui à faire de l'imagination une vraie maladie : la dépression appelle une thérapie. On prendrait Argan au sérieux, on appellerait le médecin. A l'époque de Molière, on s'étonne qu'un médecin puisse prétendre guérir, à notre époque, on lui fera un procès parce qu'il n'a pas guéri. Le procès est le signe d'une société qui vit sous l'empire de la norme.

Ainsi les citoyens sont-ils surveillés pour leur bien propre, la santé. Le consentement des individus est présumé, car ce qui est bon pour eux, c'est que ce qui est bon pour la société ; en l'occurrence la norme

permet à toute la ville de se mettre à l'abri des maladies. On ferme des camps de jeunesse pour des raisons d'hygiène, on inscrit sur les paquets de cigarettes : « Fumer tue ». Le fumeur est ce schizophrène qui tente encore de résister à la logique du nouvel ordre social. L'hygiénisme est érigé en nouvel ordre moral. La santé devient l'instrument en même temps que l'alibi du pouvoir. Car dans la mesure où elle est désirée par les individus, il n'y a pas d'obstacle à sa généralisation, dont les conséquences économiques sont indéniables. Dans une société d'économie de marché, toutes les forces productives sont requises pour que ce marché fonctionne. Travailleurs sains, consommateurs de santé. Créativité, énergie, bien-être, ... cette rhétorique de la santé qui explose dans les années 80 et dont nous voyons aujourd'hui l'ampleur dans les magazines correspond aussi à la rhétorique de la réussite individuelle sous l'unique modèle du travailleur épanoui.

Mais comme l'a bien montré Michel Foucault, tout cela ne va pas sans une surveillance effective des corps, pour que rien n'échappe à la normalisation. La technologie rend cette surveillance aisée, puisque les examens sont de plus en plus précis, les maladies sont détectées et le remède est appliqué immédiatement. La visite médicale, c'est le corps visité par la norme. Mais c'est aussi la structure des soins, où chaque médecin est pris dans un système qu'il ne maîtrise pas : la parole, l'acte du médecin font autorité, non pas en vertu de sa personne (parce qu'il est savant, et homme de confiance) mais en vertu de sa fonction (parce qu'il a une place dans le système). Ainsi Michel Foucault compare-t-il la santé à une véritable discipline imposée aux individus par un pouvoir anonyme : le pouvoir social. Il prend l'exemple des origines de l'hôpital, dont la fonction était de « produire la vérité de la maladie ».

« On supposait que le malade, laissé à l'état libre, dans son milieu, sa famille, se habitudes... ne pouvait être affecté que d'une sorte de maladie contre-nature, qui empêchait la vraie maladie de se montrer. » (*Le pouvoir psychiatrique*, Cours de 1973-74)

Il s'agissait de transformer la maladie complexe, brouillée, enchevêtrée du malade en un « cas clinique » sur lequel on puisse directement agir. « La technologie disciplinaire vise à forger un corps docile, qui peut être soumis, qui peut être utilisé, qui peut être transformé et perfectionné ».

Personne ne contestera les capacités thérapeutiques de la médecine, mais ce sont bien les conséquences d'une telle conception de la santé sur le sens de l'homme qui sont en question. Rappelons-nous l'affaire du sang contaminé : lorsque des hémophiles ont reçu par transfusion du sang contaminé par le virus du sida, on était dans une double logique : protection des individus, manipulation des individus. Les enquêtes ont montré que les dirigeants du Centre national de transfusion sanguine jugeaient trop coûteuse en 1985 la perte des lots de sang contaminés. D'autres motivations ont joué : impossible de laisser planer des soupçons sur la qualité du sang ; impossible de freiner le véritable progrès qui rendait enfin les hémophiles normaux. Les raisons d'un tel drame, c'est donc l'impossibilité d'abandonner une logique industrielle autant qu'un impératif social : mieux soigner. Cela rend chacun de nos choix plus difficile : faut-il mettre ses grand-parents en maison médicale, faut-il pratiquer des amniocentèses systématiques, faut-il récupérer les organes de prématurés pour en sauver d'autres ? Ce sont les questions que lègue une médecine devenue système.

Retrouver la santé, retrouver le sens du corps

Lorsque le corps fonctionne, mais ne signifie plus, c'est un échec de la santé. En effet pour se sentir bien dans son corps, il faut pouvoir l'investir, l'habiter. Le corps n'est en bonne santé que s'il est mon corps, mon « corps propre », dit Merleau-Ponty. Ce qui suppose de pouvoir s'y reconnaître. Or on remarque qu'au lieu de rééquilibrer la balance, en aidant le patient à pouvoir se reconnaître dans son corps, la société se complaît dans la manipulation du corps, dans sa représentation technique. Redisons-le, on

ne saurait revenir en arrière, car les succès sont immenses et les corps se portent mieux. Mais pour qu'ils ne deviennent pas les refuges muets des désespérés, ce ne sont pas seulement les corps, mais les personnes qu'il s'agit de soigner. Voilà le défi de la médecine du XXI^e s.

Le malaise est que l'homme est incapable de vivre sans un horizon de sens. Héritier d'une société laïque qui relègue le spirituel du côté de la conscience privée, l'homme contemporain n'a pas d'autre sacré que la vie, dont le modèle est l'enfant innocent, pour lequel on est prêt à se sacrifier. Or si la manifestation par excellence de la vie, à savoir la vie du corps, perd son sens, c'est la civilisation qui risque de perdre le sien. Le corps, en soi a-t-il de la valeur ? Non, c'est le corps vivant, c'est-à-dire le corps qui exprime la vie d'une personne. Nous confondons bien souvent le corps avec l'image du corps, image parfaite, lisse, sans déformations. Mais l'image n'est pas le corps. Le corps nous rend attentifs, patients et amoureux uniquement parce qu'il signifie: ainsi le sport, le théâtre, la danse, nous montrent des corps vivants : là le corps fait sens parce qu'il manifeste une création, une subjectivité, il n'est pas que lèvres, muscles, peau lisse et bronzée. Il ne faudrait pas que la technique nous fasse perdre le sens du corps.

Les maladies mentales nous rappellent que le corps est investi d'un sens, car elles sont aussi des maladies du corps : fatigue, incapacité à se situer dans le temps et l'espace, dégoût de soi-même, boutons, paralysie, etc.. La maladie, quoique mentale, s'exprime dans le corps. Un corps en relation avec le monde. Celui qui veut traiter le malade comme un cas pathologique est vite rattrapé par la réalité d'une demande de soin, d'une souffrance qui s'exprime, d'un sens à chercher à cette souffrance. Là le corps exprime le sujet, il porte un sens que le soignant ne peut pas négliger. Ce que le malade vient demander, c'est d'aller mieux, or nous voyons bien ici les limites qu'imposerait ici une conception standardisée de la santé.

Dès lors il faut repartir de l'expérience de la maladie, plutôt que d'une norme de santé préalable. La norme permet de définir un cadre de travail, mais c'est prendre le corps par l'extérieur, c'est confondre le mal avec le symptôme du mal, c'est passer à côté du corps vivant. Or le vivant ne peut se réduire à un fonctionnement mécanique, pour trois raisons : 1. D'abord le vivant est capable de se produire lui-même, il est habité par ce que Kant, après Aristote, appelle une forme. La forme se distingue de la matière, elle en est le principe d'organisation ; ainsi la graine se forme elle-même pour devenir l'arbre, tandis que la montre est façonnée de l'extérieur. 2. Ensuite le vivant est capable de se reproduire sans perdre en degré d'organisation. Une machine ne peut produire, à elle toute seule, qu'une machine moins sophistiquée, comme la chaîne de montage produit des robots ménagers. 3. Enfin, le vivant peut se réparer lui-même, comme le montrent les phénomènes de régulation, de cicatrisation ou de défense immunitaire. Organisation, reproduction, réparation sont trois activités irréductibles à un fonctionnement mécanique : le vivant répond aux affections dont il est victime par une reprise de son activité vitale. La vie défend ses valeurs, comme dit Georges Canguilhem. (*Le normal et le pathologique*, PUF, 1972, pp 72 sq)

Ainsi le vivant n'est pas une machine, et cela change tout à notre conception de la santé. En ce sens on ne peut pas dire du porteur sain d'un virus qu'il est malade, ni d'un homme sujet aux crises d'épilepsie que c'est un épileptique alors qu'il parvient à s'en remettre. Ils ne sont pas normaux, au sens de la santé normative. Mais ils vivent, et la vie, c'est lorsque l'organisme accomplit avec succès les tâches qu'il s'impose lui-même par rapport à son milieu. Un jour capable de se nourrir, de transpirer, d'éliminer du sucre, etc. l'organisme peut tout à coup se trouver incapable d'accomplir ce qu'il prévoyait : les membres ne répondent plus, ou bien c'est la mémoire, ou l'organisation des idées : c'est la maladie. Mais si la vie continue, c'est que le vivant s'est reconstruit, c'est que la maladie a été l'occasion d'instituer une *nouvelle norme*, de franchir un fossé, non pas en retournant à

l'état antérieur, mais en inventant une nouvelle manière de vivre. Incomparable avec la précédente. Ainsi JF Deniau raconte qu'à peine sorti de l'hôpital suite à un infarctus, il est parti traverser l'atlantique contre tout avis médical, sur un voilier dont les commandes ont été adaptées. Ainsi le muet parle-t-il avec des signes. Avant d'être l'atteinte d'une fonction précise (rupture d'un vaisseau, lésion d'un organe...) la maladie est une atteinte globale qui touche toute la personne, et qui appelle une réponse de toute la personne. C'est là le sens profond de la guérison : parce qu'il refuse de souffrir, le vivant se manifeste, révèle d'autres capacités pour vivre. Quel est l'homme qui se serait imaginé dans un fauteuil roulant ? Quel est celui qui se serait imaginé perdre la mémoire ? Personne, mais certains individus le vivent et montrent ainsi leur capacité à modifier leur rapport au monde pour s'affirmer encore comme individus vivants. La vie pose ses valeurs.

C'est cette capacité individuelle que le vivant a de répondre aux circonstances que Georges Canguilhem appelle, dans son livre *Le normal et le pathologique*, la normativité : il l'oppose à la norme, qui est statistique et sociale, extérieure à l'individu et toujours en décalage, tandis que la normativité est la capacité de poser soi-même ses propres normes. La guérison n'est pas définie à l'avance, c'est un processus, c'est la capacité du vivant de recréer un mode de vie différent, un mode de vie qui répond à la fois à des possibilités internes et aux exigences du milieu. L'organisme se relève, ou plutôt il se révèle. Cela explique comment les médicaments n'agissent pas partout de la même manière, comment malgré les soins et les technologies sophistiquées, c'est toujours l'organisme qui est à l'œuvre dans sa propre guérison. Le malade a créé quelque chose, avec les moyens du bord, comme le prisonnier prépare son évasion. Il s'efforce, toujours, de conquérir le monde.

L'individu continue de faire valoir sa volonté de vivre, dans des formes qui peuvent

paraître monstrueuses pour celui qui adopte le point de vue de la norme sociale. La souffrance semble écraser l'individu. Mais c'est là aussi que se jouent les plus grands combats. Dans les histoires qu'on raconte sur les maladies, le plus beau n'est pas toujours la rémission complète, comme dans les mauvais films, où le patient est un héros, c'est bien plutôt lorsqu'un proche réussit à prendre le point de vue du malade, à suivre patiemment le combat de la vie, ses maigres victoires. A voir dans l'effort de guérir l'expression d'un corps habité qui veut vivre encore. Dans certains cas, la souffrance est telle qu'elle est intolérable, et nous devons redire ici que compatir, ce n'est jamais souffrir avec quelqu'un, car personne ne peut se mettre à la place d'un autre, mais la compassion est ici une attention au phénomène de la vie, une attention à cet effort remarquable qu'une personne fait pour surmonter les obstacles, pour se sentir mieux quelques instants, pour dire un mot, faire un geste.

La rationalisation de la vie, qui est la conséquence logique du succès de la médecine occidentale, revient finalement à ne voir dans la maladie qu'une déficience. Déficience soulignée par rapport à une bonne santé qui s'impose comme une norme médico-sociale, comme un pouvoir. Ce qui devait protéger l'individu risque plutôt de nier sa personnalité, son humanité, puisque c'est une manière de refuser toute variation, toute originalité. On dépiste les anomalies, on s'acharne à les faire disparaître, mais on peut aussi rendre la vie impossible à beaucoup de gens, on peut les exterminer parce qu'ils ne répondent pas aux normes en vigueur. Au contraire si la santé correspond à une capacité de créer en soi de nouvelles possibilités pour vivre, elle sera toujours le fait d'une personne. Alors la guérison s'éclaire comme combat du malade pour se proposer, patiemment, de nouvelles normes, pour revivre.

Rendez-vous

du Collège
Supérieur

Dans le cadre du festival

JARDINS INTERIEURS

organisé par le diocèse de Lyon,
**Trois soirées sur le Cœur : philosophie, poésie,
théâtre, théologie.**

Cœur : tel est le mot des philosophes, des poètes, des mystiques, pour exprimer la « vie intérieure ». Le cœur désigne la personne en ce qu'elle a de plus secret et simultanément de plus vulnérable, d'autant plus sensible qu'il est plus protégé. Ce secret là n'est pas emmuré, il naît du dépouillement. Pascal, reprenant le mot de la Bible, lui donne son plein statut philosophique. La Bible en effet voit dans le cœur le lieu de la rencontre avec Dieu, ce que toute la mystique, comme chez maître Eckhart, ne cesse de vivre. Le « Château intérieur » du cœur est l'habitation de Dieu en nous. Mais cela renvoie surtout au mystère de la miséricorde, celle qui inépuisamment est révélé par la contemplation du « Cœur de Jésus ».

MERCREDI 13 JUIN, 18H - 21H30

Le cœur dans la philosophie et la Bible

18h - 19h20 : *Le cœur a ses raisons...* (lecture de Pascal) par Jean-Noël Dumont, philosophe et directeur du Collège supérieur.

19h20 - 20h : repas tiré du sac

20h - 20h30 : *le cœur chez Rimbaud*, par Alain Bardet

20h30 - 22h : méditation biblique

JEUDI 14 JUIN, 18H > 21H30

Les mystiques et la spiritualité du Cœur du Christ

18h00 - 20h : *les grandes mystiques et la spiritualité du Cœur de Jésus* par Jean Claude Sagne, prêtre et psychologue.

20h - 20h40 : repas tiré du sac

20h45 - 21h30 : récit théâtral du *Cœur du monde* de Urs von Balthasar par Nathacha Picard, comédienne et metteur en scène

VENDREDI 15 JUIN, 18H > 19H20

La miséricorde

18h00 - 19h20 : *message de la miséricorde : inculturation du mystère pour aujourd'hui*, par le père Glotin, s.j

Apporter son pique nique. Réservation conseillée au 04 72 40 97 86.

Participation aux frais de 3 euros par soirée.

BILAN DE LA RENTREE

Etudiants inscrits	112
Cours Publics	189
Adhésions simples	22

MESSE DE L'EPIPHANIE Le jeudi 11 janvier 2007 à 18h30

Au Collège Supérieur

18h30 : messe à l'oratoire du Collège

19h15 : partage de la galette des Rois et verre de l'amitié.

BIENVENUE A TOUS !

On peut rejoindre l'atelier de lecture

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Animé par Pierre BENOIT, agrégé de philosophie et diacre,
les jeudi 15 mars, 29 mars, 19 avril, 3 mai, 15 mai, 31 mai de 20 h à 21 h 30.

Quoi de plus riche et de plus équivoque que l'amour ? Nous lirons le *Cantique des Cantiques* en laissant résonner ses harmoniques bibliques, poétiques, philosophiques, mystiques, de sorte que la révélation "Dieu est amour" approfondisse et purifie notre connaissance du désir et notre connaissance de Dieu.

Un « atelier de lecture » propose d'ouvrir ensemble un livre d'importance majeure pour une lecture guidée. La rencontre du texte lui-même, parfois difficile à soutenir seul avec persévérance, est aidée par les remarques de l'enseignant.

SOMMAIRE

- Edito : , par Jean-Noël Dumont.
- Article : *Qu'est-ce qu'être en bonne sante?*, par Arthur Craplet.
- Rendez-vous du Collège Supérieur :
Jardins intérieurs.
Bilan de la rentrée.
Le Cantique des cantiques.

Le Collège Supérieur - 17 rue Mazagran - 69007 LYON

Tél. 04 72 71 84 23 - Fax : 04 78 72 58 81 - Mèl : contact@collegesuperieur.com - Web : www.collegesuperieur.com